

En se séparant, les deux voisins de tribune échangèrent leurs cartes comme pour une rencontre, et le lendemain, dimanche notre pacifique duel de paroles se renouvela au domicile de ce Monsieur, situé au faubourg Saint-Germain. Ma visite faite, nous sortîmes ensemble pour nous rendre à l'hôtel de la Paix, rue de Richelieu, où logeaient mes parents. Je leur présentai M. le commandeur de **, qui fut retenu à dîner avec bon nombre de convives. L'hôte improvisé fut trouvé charmant, et ma famille me félicita d'avoir fait l'acquisition d'un ami dans un foyer d'intimités et de mésintelligence.

Les séances de l'assemblée constituante s'ouvraient à dix heures du matin, et toujours avec une régularité qui est passée de mode ; elles ne subissaient pas, comme à présent, ces déplorables retards qui forcent trop souvent la chambre des députés à signaler par l'appel nominal les noms des retardataires, et encore cet atelier législatif ne fonctionne-t-il que vers deux heures ; ce qu'on pourrait appeler de la *législature facile*, comme on dit aujourd'hui de la littérature.

MM. les députés de ce temps-là se distinguaient au moins par une rigoureuse exactitude de présence. Tous ou à peu près étaient à leur poste quand le président montait au fauteuil. Les séances duraient donc huit heures, sans préjudice de celles du soir qui se soutinrent assez long-temps, et dont nous parlerons plus tard.

Les sanglantes sabbats de 89 n'avaient pas encore rompu les habitudes austères que s'imposaient les fonctionnaires publics du régime aboli ; il existait alors un travail du soir pour les employés des divers ministères, ainsi que pour les secrétaires et commis de toutes les administrations du royaume.

J'ai entendu souvent citer avec admiration la sévérité des mœurs parlementaires, et le bel exemple qu'offraient leurs présidents et les conseillers en se rendant au foyer de leurs pénibles fonctions à cinq heures du matin été et hiver.

Toute la société française se mouvait sur ce pied de rigueur dans l'accomplissement des devoirs prescrits à chaque classe comme à chaque profession, et personne ne s'en plaignait. Cette sérieuse application au travail donnait plus de charme aux agréables distractions qui lui succèdent, et plus de vivacité aux innocentes joies du repos ; car alors on pratiquait religieusement la sainte loi du dimanche. Le peuple eût fait un mauvais parti aux boutiques ouvertes ; je ne saurais affirmer si maintenant celles qui demeurent fermées ne lui donnent pas de l'humeur.

Grâce à l'austérité de cette existence, on échappait au triste inconvénient de se blaser, de contracter ce malaise moral qui tourmente les esprits du siècle et suscite tant d'ennemis, tant d'embarras à l'ordre public et aux magistrats. De ce parallèle des anciens jours et des jours nouveaux jaillit une observation qui me paraît susceptible d'intéresser nos lecteurs.

Il est devenu de fort bon goût parmi les centaines d'écrivains qui nous ennuiant de dire beaucoup de mal de l'antique monarchie, et beaucoup de bien des institutions nouvelles. Dans les premiers mois de la révolution de 89, il ne fut question de rien moins que d'un retour à l'âge d'or, et à la pluie miraculeuse des alouettes toutes rôties. La nation devait s'élever au *nec plus ultra* des humaines félicités, et s'honorer par le constant exercice de toutes les vertus passées présentes et futures. Tout devait s'améliorer, grandir, s'embellir : gouvernement, hommes et choses. Les illuminés de cette époque publiaient ce magnifique prospectus, avec un air d'assurance et l'accent d'une bonne foi, vraiment dignes d'un meilleur sort.

Et cependant la panacée politique, dont on berçait les esprits et les cœurs, tomba en discrédit devant les mécomptes amers de l'expérience. Le malheur vint déromper brutalement ces heureux en herbe, ces spéculateurs en perfectibilité, qui haussaient dédaigneusement les épaules, quand en se permettait de douter en les écoutant.

Nos lecteurs ont déjà pu juger par ce que nous avons dit plus haut de la respectable sévérité des coutumes, du relâchement qui s'est introduit dans la chaîne des devoirs sociaux. On ne saurait se dissimuler qu'aujourd'hui on fait peu, excessivement peu, même au sein des emplois qui sont le plus grasement rétribués. On se lève tard, on dîne tard, on travaille tard.... quand on travaille. Puis à quatre heures, on s'en va ; tout est dit ou tout reste à dire ; tout est fait ou tout reste à faire. L'employé décampe à la moitié d'une phrase, ou au plus épais d'une addition. Qu'importe ! n'a-t-on pas la ressource du lendemain pour trouver le total, ou pour arrondir la période demeurée en échec ?

Bref, chacun n'accorde aux obligations de sa charge que le strict indispensable ; aussi faut-il trois commis pour une besogne dont un seul s'acquittait fort bien jadis. De là cette myriade d'employés qui exténuent le trésor, et entravent la marche des affaires au lieu de l'accélérer : on va très-vite sur le chemin, et très-lentement dans les bureaux, comme dans toutes les voies d'intérêt public.

Comment trouvez-vous ce système d'améliorations promises à son de trompe ? Quant à l'âge d'or, cet engagement mythologique se résuma dans un âge de papiers, c'est-à-dire d'assignats qui enrichirent les fripons et ruinèrent les honnêtes gens pour croire à l'immobilité de cette valeur fictive.

Les alouettes toutes rôties s'expliquèrent par la disette, par des queues d'une lieue de long chez les boulangers, par des distributions d'un pain à peine mangeable. Cette pénurie dura jusqu'au 18 brumaire. Il n'est pas de pire nourrice pour un peuple que la république !

Enfin les vertus fastueusement annoncées furent attendues *sous l'orme*, où nous les attendons encore ! C'était sans doute les vices qu'on voulait ôter ; car on devint dur, cupide, ambitieux, égoïste, avare, fourbe, haineux et cruel. Sous prétexte de patriotisme, on dénonça ses connaissances, ses voisins, ses amis, ses parents. Le cœur humain, désormais très-humain, se laissa aller à d'abominables lachetés ou à des actes d'atrocités inouïes ; bref, comme l'a dit M^{me} de Staël, « la France offrit le spectacle inconnu jusqu'à nos jours d'une nation entière menacée de l'échafaud. »

J'aimerais mieux cette variante : *d'une nation entière allant à l'échafaud, ou menacée d'y aller !* J'en demande pardon à l'illustre baronne dont le trait néglige les effets pour ne s'occuper que de la menace.

Revenons à nos chers constituans avec ou sans calembourg. Nous venons de les peindre dévorés d'un zèle qui les faisait siéger le soir après un entr'acte de deux heures. « Ainsi non content de perdre le royaume toute la matinée, on voulait aussi le perdre dans la soirée. Quelle noble émulation entre diverses heures du jour ! » Cette belle chaleur se soutint pendant quelques mois ; mais comme on l'alimentait avec une chair trop exquise, on finit par supprimer les séances de l'après-dîner, au grand regret de ceux qui les passaient au théâtre de Nicolet et aux Variétés Amusantes, tant il s'y amusaient. Comment s'y amusaient-ils ? Nous allons le dire. Rappelons d'abord que les grands orateurs de l'assemblée, satisfaits de leurs lauriers du matin, et peu sou-